

De la craquelure sur écaille de tortue à la littéralité chez Lacan ou comment le désir de savoir fit lettre.

Lacan étudie le chinois à l'INALCO rue de Lille de 1942 à 1945 avec pour maître Paul Demieville, sinologue réputé, mais aussi spécialiste du Japon et expert en bouddhisme.

Pourquoi Lacan s'en est-il allé étudier le chinois ? Quelle était sa motivation ? Pourquoi s'est-il inscrit en chinois rue de Lille ?

Plusieurs hypothèses semblent vraisemblables : Lacan habitait au 5 rue de Lille et l'École des Langues Orientales est au 2 rue de Lille, il suffisait de traverser la rue pour satisfaire une curiosité (que l'on connaît à Lacan) d'une autre civilisation ; l'engouement de Lacan proviendrait de l'influence de sa femme d'alors, Sylvie Bataille. Elle-même avait une fille, Laurence Bataille, qui avait 12 ans en 1942, et qui partageait leur vie. Sylvie Bataille avait un intérêt pour le monde chinois partagé avec son ex-mari George Bataille, d'autre part, Laurence servit de modèle à Balthus, peintre ami de la famille et lui-même très admirateur de l'art chinois. D'autres encore disent que Lacan, désespéré de l'état socio-politique environnant, aurait eu le désir d'aller découvrir d'autres fondements historiques et sociétaux, d'où cette curiosité et cet appétit pour la langue chinoise, mais aussi pour les lectures d'Aristote et d'autres classiques.

Lacan par ailleurs avait de longue date été intéressé par les surréalistes les ouvrages de Goethe dont l'*Essai sur la métamorphose des plantes* (*Versuch die Metamorphose der Pflanzen zu erklären* (1790)¹).

De tout cela il ressort que c'est bien dans le sillage de la trace du trait à la lettre que s'anima l'intérêt de Lacan pour la langue chinoise dans laquelle traits et lettres sont structure même.

Une chose est certaine, c'est que cet apprentissage de la langue et de la civilisation chinoise le marqua. Preuve en est ce qu'il en dit dans *D'un Discours qui ne serait pas du semblant*, le 20 janvier 1971 : « *Je me suis aperçu d'une chose, c'est que peut-être, je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois. Je veux dire par là que à relire des trucs que j'avais parcouru et ânonné comme un nigaud, avec des oreilles d'âne, je me suis maintenant aperçu que c'est de plain-pied avec ce que je raconte.* »

Mon hypothèse est que le *plain-pied* concerné est celui de la littéralité, ce sera l'objet de cet écrit.

C'est dans l'après-coup, et par la relecture accompagnée de François Cheng, de trucs parcourus et ânonnés, que Lacan réalise combien le chinois est sur le même pied que ce qu'il raconte. Il dit avoir *fait* du chinois (et non appris le chinois), l'apprentissage du chinois est une expérience de l'ordre du *faire* qui requiert le corps : répétition de lignes d'écriture jusqu'à trouver la juste gestuelle du tracer d'un caractère, exercice d'écoute pour discriminer prononciations et tons, sollicitation de la bouche (langue et glotte) pour une correcte prononciation. *Faire* du chinois, c'est s'appropriier psychiquement et somatiquement une langue. Le chinois ça vous rentre par le corps dans le corps et en cela réside ce qui « autrifie », ce qui vous transforme. C'est ce que j'entends résonner dans cette assertion : « *Je me suis aperçu d'une chose, c'est que peut-être, je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois.* » Lacan s'y attribue le qualificatif de « lacanien » qui le singularise, l'identifie, l'authentifie « lacanien ».

La langue chinoise ferait-elle réson/raison identificatoire pour Lacan, trait identificatoire ?

Un fait est patent, nombreuses sont les occurrences chinoises dans les textes et séminaires de Lacan qui attestent de l'empreinte marquante qu'y a laissé son apprentissage de cette langue.²

¹ Jorge Banos Orellana dans son livre *Jacques-Marie Lacan, 1901-1932 : Bildungsroman* ; traduit de l'espagnol (Argentine) par Annick Allaire ; notes établies par Viviane Dubol, Paris : EPEL, DL 2018, 1 vol. (370 p.) : ill. ; 24 cm, évoque l'acquisition de cet ouvrage de Goethe par Lacan dans ses jeunes années. Dans cet essai, Goethe établit une théorie générale sur la morphologie des végétaux en reliant la morphologie avec la phylogénie. Il est ainsi l'un des premiers (et peut-être le premier) à employer le terme de métamorphose en botanique.

² Nombreuses occurrences du chinois chez Lacan dès 1953 et tout au long des vingt années de séminaires. Voir le site Lacan-Chine et les nombreux articles à ce sujet. J'ai récemment fait deux articles dans la revue *Essaim* nr 37 et nr 43.

1. Lettre.

Les Écrits et séminaires de Lacan font partie de ces textes dits « ouverts » qui suscitent *commentaires*. Confrontée au texte Lacanien une insatiable dynamique désirante se dit à moi, une vraie curiosité de l'ordre d'un désir de savoir y *ça voir*. J'avais déjà rencontré cet élan précédemment avec les textes chinois classiques, et j'étais surprise de le retrouver là. Pourquoi cela ? Une chose est certaine, pour ces deux approches textuelles, la *passion du déchiffrement, le déchiffrement* s'avère une clé incontournable.

Traduction et déchiffrement sont des ça-voir qui ouvrent voie au désir, au désir de savoir y *ça voir* (ou y *voir ça*). En Chine, cette forme de désir se manifesta dès le deuxième millénaire avant notre ère, par la divination sur écailles de tortues.

Freud fit le pas de l'image du rêve à *là l'être*, à son désir, c'est le pas du hiéroglyphe égyptien. Ce système est structuré sur le principe du rébus, écriture d'images, et seulement d'images dont la lecture demande beaucoup d'effort à cause de la multiplicité des symboles employés par les scribes (+ de 800) qui le rend complexe. Le principe du rebus donne à chacun des symboles au moins deux significations distinctes, deux niveaux de lecture : le contenu de leur représentation et la sonorisation par laquelle on l'évoque.

Lacan, lui, fit le pas de l'image à la lettre qui fera *parle-lettre/parlêtre*. Ce pas est de *plain-pied*, du même ordre, que celui de la rationalité divinatoire permit aux chinois : celui du logogramme divinatoire qui fit langage graphique à l'idéogramme qui fit écriture.

La lettre pour Lacan est l'exemple le plus pur du signifiant. Le 9 mars 1960³ dans la conférence à la faculté universitaire Saint-Louis de Bruxelles, il dira :

« *L'exemple le plus pur du signifiant, c'est la lettre, une lettre typographique. Une lettre, cela ne veut rien dire. Pas forcément. Pensez aux lettres chinoises pour chacune desquelles vous trouvez au dictionnaire un éventail de sens qui n'a rien à envier à celui qui répond à nos mots. Qu'est-ce à dire ? Qu'entends-je en vous donnant cette réponse ? Pas ce qu'on peut croire. Puisque ceci veut dire que leur définition, celles des lettres chinoises tout autant que celles de nos mots, n'a de portée que d'une collection d'emplois et, qu'à strictement parler, aucun sens ne naît d'un jeu de lettres ou de mots qu'en tant qu'il se propose comme une modification de leur emploi déjà reçu ...* »

2. La divination en Chine

Le processus divinatoire fut une modalité de ne plus subir la puissance entropique de l'Univers : à l'aube des civilisations, l'homme est en proie à la nature, sa survie dépend d'une sagacité à en décrypter quelques signes. La magie, au travers des esprits, est une forme de qualification première des éléments de la nature. Qualifier certains événements, leur attribuer un nom permet de faire écart entre soi et l'évènement en question. Cet écart fit *pensée première* de l'homme sur la nature.

Très rapidement cela s'actera sous forme d'interventions : c'est l'époque des sacrifices et de la question attenante de leur acceptation par les esprits. Cette période fut coûteuse pour les hommes car cela nécessitait de tuer des animaux. Succéda une période d'observation des lignes d'éclatement des ossements animaux sacrifiés : les traces/traits firent signes et furent pris comme marques premières d'un faisant fonction de grand Autre/Univers/Cosmos.

La divination apparaît comme un processus d'aliénation de l'homme au monde : sa visée est de barrer un *faisant fonction de grand Autre/Cosmos*, de trouver une rampe d'accès/d'accroche au réel environnant. C'est un fondement structurel de cette civilisation.

C'est ce qui permet de dire de la Chine qu'elle est *dit-vit-nation*, une *nation* construite sur le *dit* de ce qui se *vit* ; à savoir le *dit* de l'incantation du mandat divinatoire sur ce que le devin *vit* des craquelures, puis le *dit* du pronostic sur ce que le Prince/Roi *vit* des graphies gravées dans l'écaille.

³ *Psychoanalyse*, Revue de l'Ecole belge de psychanalyse, n°4, 1986, p163-187.

La divination par l'écaïlle de tortue, dite « chéloniomancie », est à l'origine de la civilisation, de la structure de pensée et de la société chinoise. Elle manifeste l'avancée jusqu'à son comble de la pensée symbolique et le début d'un rationalisme de la forme pure qui dépasse de beaucoup l'empirisme qui précédait. Cette forme de divination devient théorie pure des correspondances de formes structurelles. D'elle naîtra le langage graphique, forme première de l'écriture en Chine.

Cette forme/modalité de pratique divinatoire apparaît dès la dynastie Yin (-1300) se modifiera vers le milieu de l'époque Zhou. Elle était pratiquée sur le plastron ventral des écaïlles de tortue dûment préparée à cet effet.

Le procès en est le suivant :

1. Le Prince/Roi vient à la rencontre du devin et questionne quant à la survenue d'un évènement : pluie, chasse, vent, guerre, maladies etc.

2. le devin pratique la divination :

- Il appose un tison brûlant sur le plastron préparé, le souffle du feu provoque des craquelures dans l'écaïlle dûment préparée.
- Il use alors de son savoir *y çà voir* en déchiffrant, interprétant les formes, trajets, textures des craquelures⁴. C'est l'incantation du *mandat*. Ce mandat est une reformulation de la question sur l'évènement en résonance à ce qu'il perçoit visuellement (lecture) dans les craquelures. Il est en deux parties : positif, négatif (évènement en question, favorable, défavorable ; aura lieu, n'aura pas lieu); les Shang voyaient le monde en série de dualismes ; les deux pôles étant potentiellement vrais, n'étaient pas en contradiction, simplement opposés ; une symbiose entre les deux pôles existait, sorte d'ambigüité métaphysique sans doute présumée souhaitable ; le monde révélait une tension organique entre des choix possibles aux humains, il fallait faire face aux deux possibilités et donner à chacune sa chance de façon équitable
- D'autres devins scribes, vont ensuite inscrire, graver, à côté des craquelures, ce qu'ils ont entendu, le contenu de ce mandat.

3. le Prince/Roi à la vue des graphies, émet son pronostic. C'est un choix véritablement politique.

4. Le pronostic est ensuite parfois gravé sous forme de *vérification* attestant du bien-fondé, de l'exactitude du pronostic. A noter, si ce pronostic s'avérait faux, rien de fatal : soit la vérification n'était pas enregistrée afin de ne pas insister auprès des esprits, ni ternir la postérité du Prince/Roi ; soit le résultat erroné était enregistré et reconnu comme part négative du mandat pour impressionner les esprits.

A noter la préséance des creux, des coupures : celles des craquelures, des gravures.

Les graphies étaient tout d'abord les marques des craquelures dans le médium écaïlle ; le texte en lui-même n'était pas l'important, mais la marque l'était qui faisait signe (il y avait alors homologie entre craquelure et graphie) ;

⁴ L'invention des *logogrammes* oraculaires (Léon Vandermeersch, *Etudes sinologiques*, Vendôme, 1994, PUF, p167) dits *diagrammes chéloniomantiques* furent étudiés dans le *Zhouli* (éd. Shanjing zhushu, Shanghai, 1957, chap sur la divination), sous quatre aspects :

- le *corps ti*, son aspect primordial,
- la *forme xiang*, deux lignes (l'une longitudinale et l'autre transversale). Les interprétations furent données en lien avec les cinq éléments, selon les isomorphismes entre formes et évènements, mais le diagramme divinatoire reste la figure de la structure même de l'évènement considéré, ensuite, les devins analysent la forme même de la structure.
- la *valeur expressive se*, c'est l'atmosphère *qi*, relevant de l'un des cinq types : pluie tombant, pluie se dissipant, baignée de lumière, brumeuse ou confuse...
- la *marque mo*, c'est la taille : grande ou petite, concerne surtout la fissure longitudinale. L'usage du mot *mo*, encre, provient du fait qu'il était d'usage d'encre les fissures divinatoires sans que l'on sache très bien pourquoi.
- La craquelure *che*, c'est le fendillement lui-même, concerne surtout la fissure transversale (la plus fine).

graver n'est pas écrire, la visée n'est pas la lisibilité mais la gravure, l'*in-sertion*, l'*in-scription* de la trace car cette *in-scription* a fonction d'authentification auprès des esprits. Plus il y a de graphies, mieux c'est, plus est confirmée le mandat.

Il s'avère d'ailleurs que certaines graphies semblent avoir été produites en masse : les graveurs, scribes s'organisaient et traçaient les verticales puis tournaient les plastrons et complétaient avec les horizontales, en atteste également le fouillis, la jungle des graphies sur certains plastrons, l'embrouillamini y est tel qu'on ne sait plus quelle orientation donner à l'écaïlle pour les lire. Cela donne à penser que les graphies étaient vraisemblablement le bol de riz des graveurs, ils gravaient plus prétextant d'une nécessité qu'en avaient les esprits afin de gagner plus. On retrouve souvent 5 copies identiques des mêmes graphies correspondant aux craquelures numérotées de 1 à 5 sur 5 différents plastrons. Les textes gravés faisaient en sus office de notice juridique, rien de fort utile, leur intérêt était bien leur *ex-sistence*, leur présence physique, matérielle.

A l'origine de ces graphies, celles inscrites au fond des vases rituels Shang, proprement invisibles et donc non lisibles, dont le rôle symbolique était de présentifier une mise en contact avec l'offrande, permettant l'efficacité du rituel.

Les graphies sur os/carapaces ont conservé la spécificité d'être au lieu de la Tortue, la modalité qu'eurent les hommes d'avoir accès aux volontés/décisions du Ciel.

3. Pourquoi la tortue ?

La tortue est emblématique du fondement symbolique chinois. La tortue fut considérée en Chine depuis les tous premiers temps comme une exception zoologique (longévité, rétractabilité de ses membres, caractère amphibie). De plus, elle a une nature organiquement cosmique (carapace du dessus hémisphérique comme le ciel et carapace ventrale/plastron plate et carrée comme la terre, les quatre membres correspondant aux quatre mers alentours). Enfin, des quatre entités surnaturelles chinoises (Dragon, Phoenix, Licorne et Tortue) elle seule, la tortue, existe dans la nature. Elle est donc incarnation véritable d'un trait d'union entre la *surnature* et la *nature*, entre Ciel, Cosmos, et terre, entre l'insu, l'indélectable et la réalité.

D'où son rôle central dans la divination en Chine.

4. La langue chinoise et ses spécificités

L'écriture chinoise est restée jusqu'à nos jours purement idéographique, unique en son genre : elle atteste d'une véritable inhibition à une quelconque évolution en écriture phonématique.

Elle est par ailleurs révélatrice d'un dédoublement de la langue : l'écrit et le parler sont si différents l'un de l'autre qu'il faut une opération de traduction pour passer de l'un à l'autre. Il ne s'agit pas d'une différence diachronique, l'un ne précède pas l'autre dans le temps. La langue écrite ne se comprend que si elle est lue. En résulte que l'on apprend beaucoup par cœur en Chine, mais un texte récité ne peut pas être compris si l'on n'a pas l'écrit sous les yeux. L'écrit est fondement de la langue.

Dès l'origine, en Chine, il y eut deux langues : le *wenyan*, langue écrite dite classique, inventée alors même que le *shumianyu*, langue naturelle, orale avait cours.

Dans l'écriture dite simple, les signes écrits renvoient aux signes oraux de la langue parlée selon deux modalités, la première est dite synthétique : les signes graphiques renvoient alors à des agrégats de phonèmes, mots de première articulation, on parle alors d'écriture idéographique, telle celle des hiéroglyphes égyptiens pour laquelle les idéogrammes sous forme de pictogrammes sont générés à l'image des référents extérieurs des mots.

Notons que dans la langue classique chinoise les graphies sont générées de façon endogène à partir d'un stock limité de graphies primaires, *wen*, seuls pictogrammes.

La seconde est dite analytique : les signes écrits renvoient à chacun des phonèmes distincts, mots de deuxième articulation. L'écriture est alors dite phonématique, c'est l'écriture alphabétique.

Dans l'une et dans l'autre de ces modalités, les idéogrammes ou les lettres sont les référents extralinguistiques, ils sont des signes écrits et ont fonction de code, ils renvoient aux signes phoniques qui eux-mêmes renvoient à une signification.

La fonction sémique⁵, fonction distinctive, est portée par les signes oraux qui découpent et classent la langue parlée soit en articulation première, idéogrammatique, soit en articulation seconde, phonématique.

Dans le langage graphique à l'origine de la langue dite classique, c'est la graphie elle-même qui porte la fonction sémique, distinctive tout en étant le référent extralinguistique mais le code est oral. La prononciation fait nomination. Le langage graphique se distingue donc des écritures idéographiques et phonématiques en ceci que la fonction de code est l'oral, d'où son appellation de *langage graphique* et non d'écriture. C'est une langue qui fera écriture, langue classique, d'être gravée, incisée dans l'écaille, autrement dit, de faire traces.

Les creux (tracés de la craquelure) évoquent une succession de traits/S1, S1, S1... porteurs de la fonction sémique/signifiante (S2, S3, Sn...). Lacan connaissait l'existence de cette langue graphique et sa singularité comme en attestent plusieurs références au sujet de la divination et des écailles de tortue dans son élaboration. En 1971, Lacan écrit : « *L'inconscient tel un ensemble de lettres dont le code est oral, celui du parlêtre* », dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant...*, séance du 10 mars 71), il dira « ... *il y a une chose marrante-hein ? c'est que quand même on les a ces signes, depuis les Yin...les Yin, y a une paye-hein ? ça fait encore, alors là deux mille ans de décrochés, mais d'avant, hein ?... et on en a encore de ces signes.*

Ce qui prouve que quand même pour l'écriture, ils en savaient un bout. On les trouve sur les écailles de tortues, il y avait des gens, des devins, des gens comme nous, qui grafouillaient ça, comme ça, à côté d'autres choses qui s'étaient passées sur l'écaille de tortue, pour le...commenter en écrit. Ça a probablement donné plus d'effet que vous ne croyez. ...

Mais il y a quelque chose en effet qui ressemble vaguement ... on le suit parce que vous savez l'écriture, ça ne vous lâche pas du jour au lendemain, ...c'est le support de la science, la science va pas quitter son support comme ça...

C'est quand même dans des petits grafouillages que va se jouer, se jouer votre sort, comme au temps des Yin, des petits grafouillages que les types font dans leur coin, des types de mon genre, il y en a des tas. »⁶

Cette citation atteste que Lacan avait bien vu des écailles gravées d'un fouillis de graphies, il en connaissait les tenants et aboutissants puisqu'il évoque l'écriture, celle des grafouillages, comme *support de la science*.

Par ailleurs, il confirme être de *plain-pied*⁷ avec tout cela, en affirmant que c'est par cette littoralité, dans ces *grafouillages que font les types dans leur coin, des types de mon genre*, que va se jouer notre sort. Le plain-pied est bien au niveau de la littoralité, au pied de la lettre.

5. Petite divagation à partir du graphe du désir

Par ailleurs, le procès divinatoire peut être considéré comme une expérience par laquelle le sujet Prince/Roi pourrait affirmer sa division subjective et s'autoriser de son désir. La divination comme lieu de nouage au désir, c'est tout uniment la lecture que vous propose (c'était d'ailleurs le désir de Lacan, que le lecteur y mette du sien) du graphe⁸ issu du séminaire *Le désir et son interprétation*⁹, de Jacques Lacan, dans la séance du 12 novembre 1958 (graphes pp. 24, 25 et 26) :

La chaîne du discours :

⁵ Le sème est une unité minimale de signification qui n'apparaît comme tel qu'en relation avec un autre élément qui n'est pas lui

⁶ Mention est faite de la divination sur écailles de tortue dans d'autres moments du séminaire et dans les *Ecrits*, pour plus de précisions, se reporter à mon ouvrage *Lacan l'Occidenté, accidenté d'être à l'Ouest* (parution 2021)

⁷ *D'un Discours qui ne serait pas du semblant*, le 20 janvier 1971 : « *Je me suis aperçu d'une chose, c'est que peut-être, je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois. Je veux dire par là que à relire des trucs que j'avais parcouru et ânonné comme un nigaud, avec des oreilles d'âne, je me suis maintenant aperçu que c'est de plain-pied avec ce que je raconte.* »

⁸ Voir graphe joint.

⁹ Jacques Lacan, *Le séminaire. Livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris : La Martinière : le Champ freudien éd., 2013, 1 vol. (615 p.-[2] p. de pl.) : ill. en noir et en coul., couv. ill. en coul. ; 24 cm,

- de *delta*, le sujet innocent, représenté dans le discours divinatoire par le Prince/Roi, qui se laissera diviser par le langage...
- à *I*, forme d'identification à un Idéal, celui qui en sait quelque chose....

La première étape, est celle de l'appréhension innocente de la forme langagière du sujet¹⁰ : le questionnement premier qui se formule dans l'opération divinatoire peut y résonner. Le Prince/Roi pose sa demande en usant de son langage *innocent*. Il y est pris au-delà du savoir qu'il en a et y vit l'éclosion d'un besoin de savoir, d'une nécessité de savoir, c'est vital, c'est urgent et, de ce fait, en appréhende l'existence d'un grand Autre¹¹. Dans le discours divinatoire, le faisant fonction de grand Autre serait le Cosmos, la tortue, représentant un Univers qui serait – désirant - d'être détenteur d'un savoir sur l'advenir¹² d'événements. Le Prince/Roi trouve modalité d'en appeler à ce faisant fonction de grand Autre. Il le fait, en l'occurrence, par la formulation de sa demande au devin. Le devin, médiateur de l'opération, est supposé détenir le *ça-voir* sur la sentence de la tortue (elle-même symbolisant la place qu'occuperait une fonction de grand *Autre*). C'est cet appel, cette demande du Prince/Roi qui suscite l'opération divinatoire, le brûlage du plastron.

La chaîne du discours en question serait alors celle du langage divinatoire qui fera langue graphique.

En *A*, je positionnerai le plastron de la tortue, c'est le lieu qui aura fonction de code, le trésor des signifiants (en psychanalyse).

Soulignons que nous retrouvons là ce qui a été énoncé précédemment et qui est la spécificité de la langue graphique, à savoir que le code est oral ; la question est posée par le Prince/Roi au devin oralement puis le devin la transfère par le brûlage. C'est le souffle de la question qui provoque le souffle brûlant du tison sur la carapace. Le souffle est du domaine de l'exhalaison, de l'oralité.

En *s* (*A barré*), le message, le signifiant (pour la psychanalyse), le texte des craquelures, le logogramme divinatoire. Ces craquelures sont les effets du code (psychanalyse), du tison chaud (divinatoire) sur le plastron. La chaîne de discours *D* -> *S*, serait celle, signifiante pour la psychanalyse, de l'opération divinatoire elle-même : la demande du Prince/Roi à la tortue (*via* le devin) produit des signifiés sur le logogramme, texte référentiel des craquelures.

La seconde étape est celle de « la première rencontre du sujet avec le désir, le désir étant d'abord le désir de l'Autre »¹³, *A* <> *d*.

Dans le procès divinatoire cette étape évoquerait l'incantation du mandat, véritable déchiffrement, interprétation à haute voix du sens, de la forme et de la texture des craquelures. Que signifient-elles ? Quel est leur sens ? Le mandat est énonciation du creux de la craquelure par le média du devin, c'est une énonciation en creux car reflétant une bivalence, un indécidable (favorable, défavorable). Cet indécidable sera gravé ensuite dans la carapace sous forme de traits, de barres « *C'est le moment où s'établit une commutativité pour le sujet entre le signifiant (la craquelure, pour la divination) et le signifié (l'incantation du mandat divinatoire), la barre (les gravures sur carapaces). C'est à savoir qu'il y a entre le signifiant et le signifié une coexistence, une*

¹⁰*Ibid.*, p. 24, « *A la première étape, ce qu'articule la chaîne du discours comme existant au-delà du sujet impose à celui-ci sa forme, qu'il le veuille ou non. Il y a là, si l'on peut dire, une appréhension innocente de la forme langagière du sujet ...et au-delà de cette expérience du langage, l'appréhension de l'Autre comme tel par le sujet...* ».

¹¹ Je propose de mettre la tortue en place de *grand Autre* du fait de sa sentence, je m'appuie pour cela sur l'ouvrage de Jean Allouch, *L'Autresexé*, (Edition Epel, 2015). S'y poursuit une réflexion sur le lieu de l'*Autre*. Il invente l'expression *incarpation* pour définir non pas une manière d'entrer en relation avec quelqu'un(e), mais le sens à donner quant à l'investissement d'un lieu : « *On tentera d'explorer ce problème (l'assignation de la/les femme(s) au lieu de l'Autre) à l'aide d'un néologisme : « incarnation » joint à « occupation » donne « incarpation », une certaine modalité de l'occupation d'un lieu* » (p. 21). La finalité de cette occupation est de parvenir, toujours chez Jean Allouch, à reconnaître l'inexistence de cet *Autre* : « *L'inexistence de l'Autre n'est pas un donné ; elle relève, pour chacun, d'une quête, voire d'une conquête, dont l'analyse n'a pas l'exclusivité* » (p. 13).

¹² Je force un peu la concordance, mais il me semble que le manque, au fondement du désir, peut s'entendre dans l'aporie sur l'advenir représenté au lieu de l'Univers ou du Cosmos.

¹³ Jacques Lacan, Le séminaire. Livre VI, *Le désir et son interprétation*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris : La Martinière : le Champ freudien éd., 2013, 1 vol. (615 p.-[2] p. de pl.) : ill. en noir et en coul., couv. ill. en coul. ; 24 cm, p. 25.

simultanéité, qui est en même temps marquée d'une certaine impénétrabilité. »¹⁴ « *C'est à ce moment-là de l'appel à l'Autre... » nous dit Lacan, « ... que le procès de l'énonciation se distingue de l'énoncé et s'y superpose (pour la divination : l'énoncé du mandat va se superposer à l'énonciation de la demande), il y aura substitution d'un signifiant à un autre et multiplication des significations. C'est également le moment où se met en place le « principe de similitude (entre les signifiants) ... dimension métonymique¹⁵.* »

Dans le discours de la psychanalyse, c'est parce que le grand Autre est reconnu pour avoir un désir que cela peut avoir lieu. La tortue, elle, ne fait que – fonction - de grand Autre mais elle n'est pas désirante. Elle est reconnue ici dans cette fonction pour être détentrice d'un Savoir sur le Cosmos. Ce Savoir constitue l'objet du désir du Prince/Roi.

C'est un point de démarcation, me semble-t-il, entre psychanalyse et divination : la divination, est une technique qui permet d'accéder à un bout de savoir d'un faisant fonction de grand Autre/Cosmos, savoir insu certes mais qui n'est pas désir. Savoir, dont un accès est rendu possible quand le Prince/Roi s'autorisera à son propre désir, sans lequel il ne sortirait pas de l'indécidable ; la psychanalyse, elle, à partir d'un tressage de désirs inconscients ouvre la voie à l'autorisation d'un désir singulier.

L'expérience spéculaire est tracée par le trajet $m \rightarrow i(a)$. C'est la relation imaginaire à l'autre, celle du Prince/Roi (m) au devin ($i(a)$). Le devin a pour fonction d'être l'image de la sentence de la tortue. Il est supposé connaître le *sens* de la craquelure, celui du Savoir de la Tortue/Cosmos (Savoir qui est l'objet du désir du Prince/Roi) ; le devin est l'habillage imaginaire de celui qui appréhende un bout de Savoir de la Tortue. Ce bout de savoir, pour faire concordance avec le discours analytique, serait considéré comme un objet partiel inatteignable et convoité.

C'est par cette relation au devin que le Prince/Roi pourra ensuite accéder à son propre désir. Comment ? Par son entrée dans le langage divinatoire et sa formalisation, le Prince/roi sera divisé par sa relation imaginaire en se référant à un autre parlant, le devin. Le Prince/Roi va alors articuler son propre fantasme $\$ \langle a \rangle$ qui lui permettra d'accommoder son désir propre à cette nouvelle configuration.

Le désir, d , en symétrie du fantasme $\$ \langle a \rangle$, est alors le désir du Prince/Roi devenu $\$$ sujet barré par une parole désirante.

Son adresse au grand Autre/Tortue se fait pulsionnelle, sous la forme $\$ \langle D \rangle$ d'une demande.

En énonçant son pronostic, le Prince/Roi s'autorise de son désir propre. Il acte la résonnance entre les échos incantatoires (objet (a) voix de la psychanalyse), et les effets des gravures (objet (a) regard, de la psychanalyse).

En X , le grand Autre, soit dit la place qu'occuperait la tortue, le Cosmos, dans la divination.

La chaîne du discours, au 1^{er} étage est la suivante : $D \rightarrow s(A) \rightarrow A \rightarrow S$

en termes divinatoires : le besoin du Prince/Roi \rightarrow le logogramme \rightarrow la tortue \rightarrow les craquelures qui feront les signifiants de la tortue. C'est la chaîne de l'opération divinatoire : demande-logogramme-plastron-craquelures.

La chaîne du discours, au 2^{ème} étage, est la suivante : $D' \rightarrow X \rightarrow \$ \langle D \rangle \rightarrow S'$

En termes divinatoires : l'objet de la divination \rightarrow au faisant fonction de grand Autre (Tortue, Cosmos) \rightarrow par invocation, incantation du mandat puis gravures \rightarrow produira l'énonciation du pronostic.

C'est la chaîne de l'interprétation divinatoire.

¹⁴ *Ibid.* p. 26.

¹⁵ *Ibid.* p. 26.

Cette *utilisation* du graphe du désir pour décrire le processus divinatoire est une hybridation dont j'ai conscience puisque le graphe est part du discours psychanalytique. Ce qui en ressort est de la modalité de l'écriture du cheminement d'un questionnement sur un Réel inatteignable.

La fonction de l'écriture est bien de faire nouage¹⁶.

Ecriture nouage ; Lacan analysant, par ses dits et ses écrits noue et dénoue les mots, fait nouage d'une écriture psychique à une structure clinique et fait clinique de ce nouage. Le nouage qui en *ex-siste* est l'écriture d'un réel, celui d'un *dire qui fait trou*¹⁷ dans la théorie analytique et qui s'écrit dans la lettre.

Pour conclure : du nouage à la torsion : littéralité.

La divination est un espace dans lequel on peut appréhender une première manifestation de la lettre au sens où Lacan l'évoque dans *Lituraterre*, c'est mon hypothèse.

Les craquelures chéloniomantiques font lettres en ce que leurs sont attribuées un *être*, une *pré-sens - ab-sens* qui suscite une technique de *ça voir*. Elles constituent le littoral de l'insu, du devenir en question, à deviner, à déchiffrer.

Lacan fait référence dans *Lituraterre*¹⁸ au *kakémono*¹⁹ que sont les calligraphies japonaises, pour évoquer les caractères chinois qui y sont représentés. Il en sait, dit-il, le peu suffisant pour mesurer *ce qui s'en élide* dans la cursive calligraphiée. *Ce qui s'en élide par le singulier de la main* qui trace la cursive à partir du caractère imprimé. Cette singularité fait du caractère tracé un signifiant, de par cette dimension, *demansion du papeludun*²⁰, c'est-à-dire du sujet qui exprime alors son être de *Hun en Peluce*, cette demansion de faire lettre/l'être par *l'encre et le pinceau*.

Pris dans ses pensées, Lacan, regarde par le hublot de l'avion qui survole la Sibérie. Il observe les nuages et découvre le ruissellement des fleuves, seules traces de relief de cette vaste plaine désolée. Voici ce qu'il en écrit : « *Le ruissellement est un bouquet du trait premier et de ce qui l'efface* (trace de pas, pas de trace de pas). *Je l'ai dit : c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet, mais de ce que s'y marquent deux temps* (t1 : trace de pas, t2 : pas de trace de pas). *Il y faut donc que s'y distingue la rature*. (La rature c'est le « - pas – de pas de trace de pas) »

« *Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. Litura pure, c'est le littéral* (la lettre). *La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire* (c'est déposer sa singularité, son être *Hun en Peluce* dans cette reproduction, dans ce traçage de ladite rature) *dont le sujet subsiste. Telle est l'exploit de la calligraphie.* »

Du *trait premier* : de l'éclat initial, de la percée de l'écaille par le tison du devin, se fait un *ruissellement*, une coulée de chaleur dont l'effet est *bouquet* de craquelures *qui l'efface* car cet éclat premier, ce trou s'en trouve effacé.

C'est par la conjonction de ces deux temps que se fera le sujet pronostiquant, percée et traces effaçant la percée. Cette trace telle une rature (*d'aucune trace qui soit d'avant*) de la percée, c'est ce qui fait terre du

¹⁶ Il est remarquable que Lacan lors de sa leçon du 9 février 1972, lors du séminaire *Ou pire...* note quelques caractères chinois au tableau avant d'évoquer ensuite le nœud borroméen. A partir de ce moment Lacan n'utilisera plus l'écriture chinoise, l'écriture borroméenne est advenue. Se référer à l'article de Ferdinand Scherrer, « *De la calligraphie chinoise à l'écriture du nœud borroméen* » 2011, ainsi qu'à l'article de l'auteur, « *De la divination à l'interprétation, ou comment le déchiffrement ouvre une voie* » dans *Essaim* n°44, p. 75.

¹⁷ J'ai relevé cette expression au cours d'un échange avec Annie Staricky.

¹⁸ J. Lacan, *Autres Ecrits*, « *Lituraterre* », 2001, Lonrai, éditions du Seuil, Le Champs freudien, collection fondée par Jacques Lacan, p11 et suivantes.

¹⁹ *Ibid*, p16

²⁰ *Ibid*, p16, « *...car même à ce que ce singulier appuie une forme plus ferme, et y ajoute la dimension, la demansion ai-je dit, la demansion du papeludun, celle dont s'évoque ce que j'instaure du sujet dans le Hun-En-Peluce...* »

littoral. La terre d'où émane la percée raturée par le littoral, définie par le bord. Pur bord, pur rivage telle est la lettre, le littéral.

Lacan poursuit : « *Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension.* »

Ma propre perception visuelle du ruissellement dominée par la rature me conduit au-delà des nués d'Aristophane, au-delà des nuages, vers la prégnance des traces de craquelures provoquées le souffle chaud du tison divinatoire sur les plastrons divinatoires d'il y a plus d'un millénaire.

Dans *Lituraterre*²¹ toujours, Lacan poursuit : « *La lettre n'est-elle pas... littorale plus proprement, soit figurant qu'un domaine tout entier fait pour l'autre frontière, de ce qu'ils sont étrangers, jusqu'à n'être pas réciproques ?...* »

Dans le processus divinatoire, la trace, craquelure fait figure, figuration, et par là même se fait signifiante, symbole. Elle révèle un à-venir à celui qui la considère. Ce dont cette lettre/craquelure est le figurant et celui qui la considère sont étranger, sont de deux ordres, de deux domaines différents et ne peuvent être mis en rapport de réciprocité : il s'agit du domaine du Ciel/Cosmos et du domaine des affaires Terrestres. Pourquoi ? parce que la tortue représente, présentifie, est symbole du cosmos.

« *...Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine. ...* » Le dessin de la lettre/craquelure survient des bords du trou. Le trou résulte de la question, c'est la première étape de l'acte divinatoire, c'est le mandat que le Prince pose au devin, qui provoquera l'acte divinatoire. On peut donc dire que la question sur un savoir, *ça voir* fait trou.

« *...Et comment la psychanalyse, si, justement ce que la lettre dit « à la lettre » par sa bouche, il ne lui fallait pas le méconnaître, comment pourrait-elle nier qu'il soit, ce trou, de ce qu'à le combler, elle recoure à y invoquer la jouissance ? ...* » De ce trou se feront les craquelures qui suscitent une part d'excitation corporelle, une jouissance pour les déchiffrer et combler la demande du Prince, celle d'où émane le trou de l'opération divinatoire.

« *...Reste à savoir comment l'inconscient que je dis être effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre. ...* »

Comment l'inconscient/effet de langage commande la fonction de la lettre questionne Lacan. Dans la divination la traduction serait : comment le Cosmos/Tortue, effet de langage commande la fonction de la lettre/craquelure ? On parle de *rationalité divinatoire* à cause de cette consistance symbolique, *symboligène* de la tortue. A noter cependant que du fait de sa double appartenance : aux entités *merveilleuses* et au règne animal, elle fait littoral entre Ciel et Terre. On peut entendre qu'elle commande la fonction de la lettre, au sens où cette fonction lui est confiée, elle en est mandatée.

« *...Qu'elle soit instrument propre à l'écriture du discours, ne la rend pas impropre à désigner le mot pris pour un autre, voire par un autre, dans la phrase, donc à symboliser certains effets de signifiant, mais n'impose pas qu'elle soit dans ces effets primaire....* » Que cette lettre/craquelure soit instrument propre à l'écriture d'un discours, c'est ce qui fait la spécificité de cette forme de divination, elle fut le lieu d'origine de l'écriture en Chine et qui plus est par un véritable *langage graphique* dont la spécificité est qu'il fait discours de passer du littoral au littéral : le dessin de la craquelure fait lettre ; Le creux de la frontière du littoral (le tracé de la craquelure) fait littéral (lettre) du discours et non l'inverse (ce n'est pas le langage qui codifie l'écriture du discours divinatoire, c'est le tracé de la craquelure qui fait sentence/discours et sera authentifié par gravure des graphies apposées; la lettre fait discours divinatoire.

²¹ *Ibid*, p14.

La littéralité constitue véritablement une continuité entre ces deux dynamiques, chéloniomantique et psychanalytique. Là se précise, se concrétise le dit de Lacan : « *je ne serais pas lacanien si je n'avais pas étudié le chinois.* »